

donc, en premier lieu, de la distinction *sémiologie/sémiotique* avant de suivre le parcours de la sémiotique, discipline qui incarne cette revendication réflexive.

Sémiologie et sémiotique

Souvent utilisées concurremment, comme en témoigne le texte de Saussure, donné comme fondateur du projet sémiotique alors qu'il parle de « sémiologie », les deux dénominations ont été alternativement privilégiées. Si la première se trouva favorisée lorsqu'on fonda en 1967, à l'initiative de Roman Jakobson, l'Association internationale de sémiotique, il semble que le mot « sémiologie » soit le plus communément employé. Loin d'être anodine, une telle concurrence terminologique révèle deux projets conceptuels distincts.

Tout d'abord, deux courants se croisent pour donner forme au projet sémiotique, les traditions américaine et européenne. La première, issue de l'œuvre du philosophe et logicien Charles Sanders Peirce (1839-1914) met en évidence le mode de production du signe et la relation à la réalité référentielle, en se fondant pour l'essentiel sur une théorie de la connaissance (la *phanéropscopie* des trois niveaux d'appréhension du monde, « premier », « second » et « troisième »), et non sur une théorie de la signification au sens strict. Pour cela, elle recourt notamment à la médiation d'un *interprétant*, la triade *icône-indice-symbole* restituant alors le mouvement de la sémiopse, strictement confondu dans ce cas avec le « parcours de la pensée ». Si cette tradition logique et cognitive est détachée de tout ancrage dans les formes langagières, la tradition européenne, parfois désignée comme « École de Paris » s'enracine au contraire dans la théorie du langage : c'est une théorie sémio-linguistique. Héritière de Saussure, celle-ci affiche un postulat structuraliste et conçoit la *langue* comme une institution sociale. Bien que ses principaux modèles d'analyse soient d'origine linguistique, elle s'attache à tous les langages, fussent-ils *verbaux* (oral, écrit), *non verbaux* (plastique, gestuel, musical, etc.) ou *syncrétiques* (combinaisons de plusieurs sortes de langages qui forment des systèmes complexes, le théâtre ou l'affiche par exemple). Loin de rechercher une quelconque correspondance linguistique qui risquerait de réduire un énoncé non-linguistique – plastique, par exemple – à des contenus lexicalisables, cette théorie s'efforce toujours de mettre en évidence les structures signifiantes propres à la sémiotique-objet considérée, et leur réalisation dynamique dans l'énoncé.

Si elle permet de fixer des présupposés méthodologiques distincts – une origine logique ou linguistique – cette différence de tradition ne permet pas d'expliquer l'hésitation terminologique entre *sémiologie* et *sémiotique*, puisque, même dans les projets théoriques d'inspiration linguistique, on retrouve l'alternance entre ces deux désignations. Par

exemple, dans le domaine français, ces termes consacrent deux approches, qu'incarnent les œuvres de Roland Barthes (1915-1980) et d'Algirdas-Julien Greimas (1917-1992) pourtant également inspirées par Hjelmslev. La première, représentative de la sémiologie française dans les années 1960-1970, suit une hypothèse essentiellement connotative. Greimas et Courtés en ont fait la critique en avançant deux arguments essentiels. D'une part, la démarche de Barthes « laisse la part trop belle à l'intuition du descripteur », le signifiant des langages de connotation se trouvant nécessairement disséminé dans l'énoncé et ne pouvant être intégré à un système « que par la postulation arbitraire et préalable du signifié ». D'autre part, on peut déplorer le postulat réducteur d'une « médiation des langues naturelles » dans le processus de signification, la sémiotique vestimentaire du *Système de la mode* (Barthes [1967] 1983) se laissant strictement identifier à une analyse du discours sur la mode, par exemple.

Si cette double faiblesse pénalise la scientificité du projet sémiologique, il reste que ce courant bénéficie d'une grande représentation sociale et médiatique, qui suffit à attester le caractère extrêmement incisif de la grille de lecture proposée par Barthes à propos de la culture et des pratiques sociales des années 1970. La critique la plus sévère reconnaîtra en outre qu'en faisant le lien entre la sémiologie et l'idéologie, cet auteur a montré comment les valeurs s'investissent dans les objets, les plaçant au cœur de la communication sociale. Au tournant du siècle, l'œuvre de Barthes semble en tout cas offrir deux prises essentielles à la réflexion. Tout d'abord, il reste que les commodités du principe connotatif permettent d'aborder plus aisément des énoncés syncrétiques (les composés texte-images de la publicité, par exemple). Ensuite, les réflexions sur la photographie de *La Chambre claire* (1980), spécialement lorsqu'elles concernent le lien à la réalité référentielle (le célèbre « ça a été ») ont fixé, sinon les critères permettant de théoriser les images numériques actuelles, du moins un *horizon d'attente* auquel confronter ces nouveaux univers de sens.

En somme, pour en revenir à « sémiologie » et « sémiotique », on pourrait conclure prudemment que ce sont deux signifiants disponibles à l'intérieur d'une même discipline de connaissance pour exprimer, chaque fois que nécessaire, des oppositions pertinentes entre différents paradigmes de conception théorique ou d'usage méthodologique : l'opposition signifiante est toujours la même, mais sa valeur change selon le contexte et les termes de l'opposition.

Théorie du signe

Si l'approche *sémiologique* est incarnée en France par Barthes, la tradition *sémiotique* se réclame d'A. J. Greimas, figure tutélaire autour de laquelle